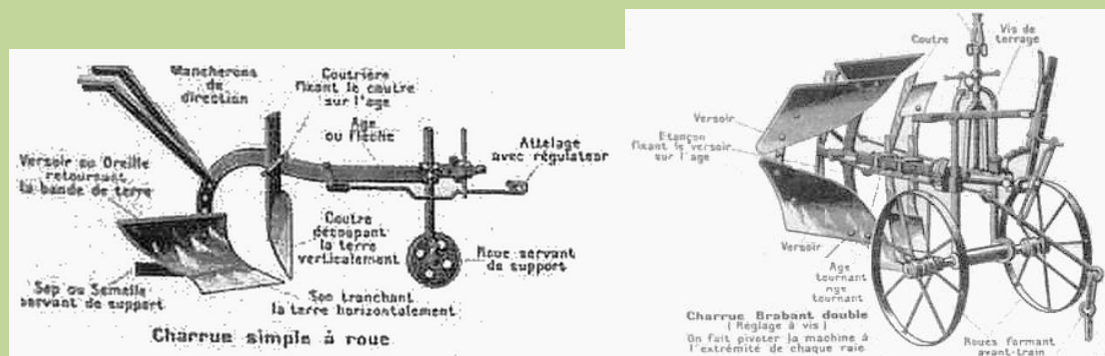


LE FAUCHAGE, LES SEMAILLES, LE BATTAGE (texte d'Albert Guyot)

Démarrée très petitement la ferme familiale évoluait assez rapidement; en récupérant des terrains que ma grand-mère louait et en achetant quelques parcelles si bien que vers 1949, il dut acheter une paire de bœufs, ce qui facilita le travail notamment le labourage. Cette opération était la plus dure pour les animaux. Elle avait commencé avec la charrue qu'il fallait bien tenir pour obtenir un sillon droit et dont il fallait retourner le versoir à chaque bout de raie, puis remplacée rapidement par le brabant sur 2 roues qu'il suffisait de régler au départ en largeur et profondeur avec un changement de versoir plus rapide et sans trop de fatigue.



Petits nous couchions tous dans la même chambre. En grandissant, mon père fit aménager une chambre dans une partie du grenier nous étions contents mais l'hiver il y faisait si froid qu'il me proposât de coucher ans le lit de l'étable au-dessus des veaux, on y était très bien mais avec quelques petits inconvénients, le bruit des chaînes et des "bosas" (bouses) quand elles tombaient sur le béton, mais le plus désagréable étaient les gouttes d'eau de condensation qui nous tombaient sur le visage.

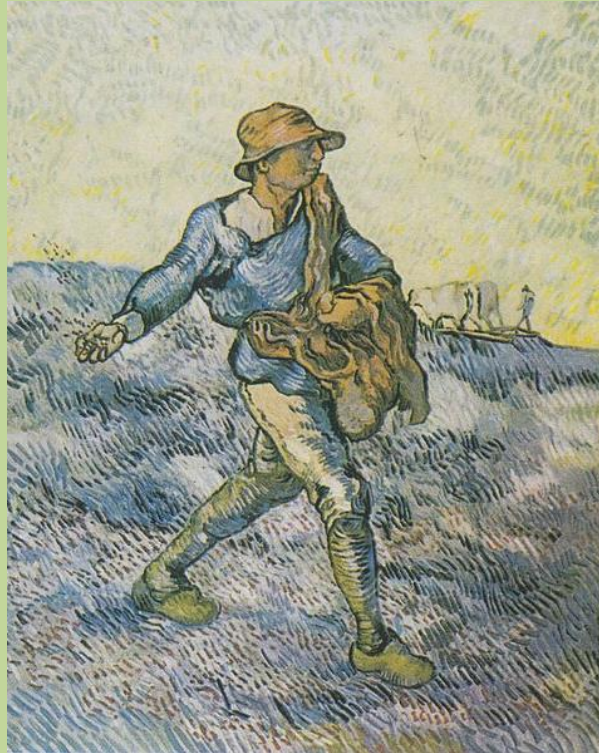


Paysage de ferme en hiver. Camille Pissarro

Et puis quand le père arrivait en criant «tard tard», il fallait se lever pour aider à la traite, leur donner à manger aux bêtes et enfin les emmener boire dans la mare du voisin après avoir cassé la glace.

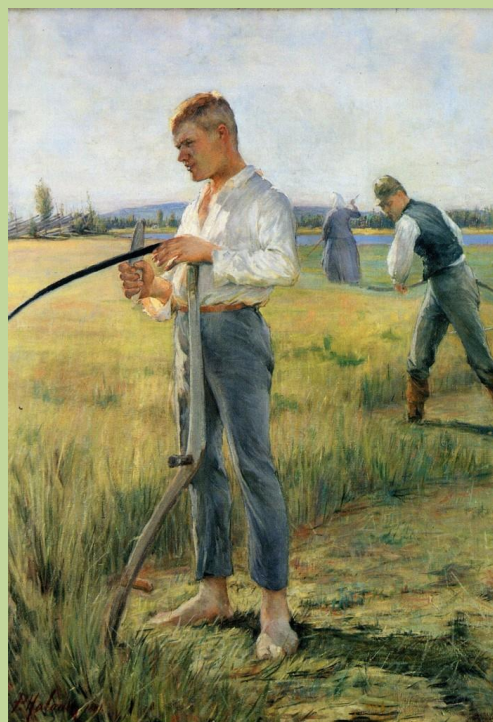
Les semailles étaient un moment important car elles conditionnaient en partie la récolte; le geste auguste du semeur n'est pas aussi simple qu'il y paraît : jeter la poignée de grains comme l'on balance les bras en marchant c'est à dire ouvrir la main au moment où l'on pose le pied droit mais le plus difficile est la répartition des grains sur la largeur du « sillon » de douze raies de charrue et j'avoue que je n'étais

pas bon du tout, il avait toujours davantage de blé d'un côté que de l'autre d'où une récolte irrégulière avec des épis trop épais d'un côté et trop clairsemés de l'autre. L'arrivée des semoirs a été la bienvenue.



Les semailles par Van Gogh

La fenaison commençait fin mai avec la coupe, d'abord avec la «daille», outil qui demandait un certain temps avant d'être un bon faucheur, le «covet» accroché à la ceinture un peu d'eau et d'herbe avec la meule à l'intérieur, à la fin de chaque andain l'aiguisage faisait chanter la faux.



Les faucheurs. PEKKA HALONEN (1865-1933)

Après la guerre les « raquettes » petite faucheuse tractée au début par les vaches suivies des bœufs puis du cheval plus rapide, remplaçaient avantageusement la faux. La rotation des roues entraînait une lame d'un mètre. Le fauchage devenait beaucoup plus rapide et moins fatigant. L'arrivée du tracteur en 1957 bouleversa à nouveau tout.



Le fauchage mécanique

Si le temps était beau, il suffisait de tourner l'andain une fois au râteau le séchage était rapide et le foin très bon ; si le temps était à la pluie et que le foin était presque sec mais pas assez pour le rentrer, il fallait «accucher», faire des tas à la fourche pour les écarter ensuite après la pluie pour terminer le séchage. Le foin qui se mouillait jaunissait et perdait en qualité gustative et nutritive.





Faneuse tractée



Botteleuse (<http://vieilles.soupapes.free.fr/>)

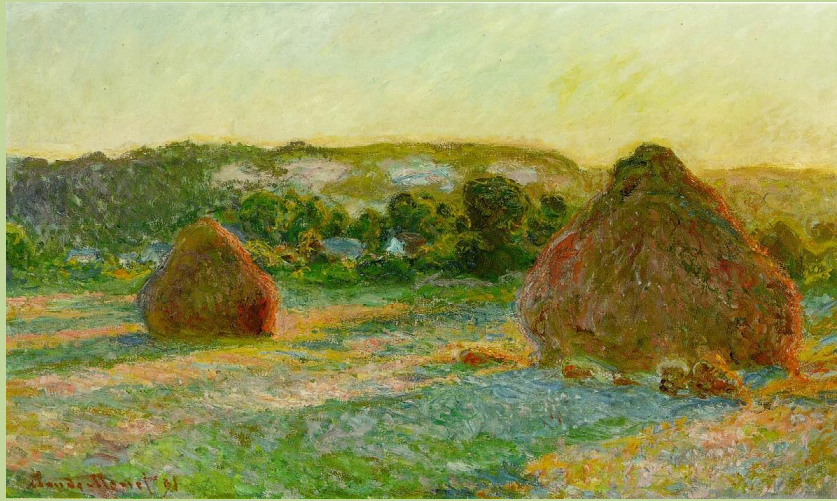
La faneuse tractée par le cheval puis surtout celle autoportée du tracteur font partie des avancées importantes de l'agriculture dans ces années 50-60. Avant l'arrivée de la botteleuse, le chargement au pré puis le déchargement du foin en vrac à la grange était, à cause de la chaleur et de la poussière un travail très fatigant. En montant la fourchée de foin sur le char il en retombait toujours sur la tête et ce foin venait se coller au corps trempé de sueur.

Les moissons ne tardaient pas à suivre les foins. Je n'ai jamais fauché les blés à la faux mais pour la moisson il fallait faire les « passages » pour la faucheuse avec la même petite machine que pour l'herbe mais à laquelle on fixait sur la lame un appareil permettant de former des javelles que l'on liait ensuite à la main avec quelques tiges de blé.

Avec l'agrandissement de la ferme il fallut s'équiper d'une lieuse d'abord tractée par bœufs et cheval puis tracteur : toute cette évolution en une dizaine d'années. Si la pluie menaçait, on mettait les gerbes en « boussettes » debout par quantité de 5 ou 6, sinon on en faisait des « miots » : tas en rangs serrés et en rond, épis vers le centre plus hauts que la tige pour permettre l'écoulement de l'eau.



Si le temps s'annonçait beau, les gerbes étaient approchées avec le cheval et la « leille », un traîneau de 3m par 2 m. Ces « miots » restaient jusqu'au 15 août environ, permettant aux grains et à la paille de sécher puis il fallait les rentrer près de la ferme à l'approche des battages de septembre, pour en faire une grosse « mail » : un gerbier rond ou allongé suivant la quantité des « miots ». Ils pouvaient monter à 10 m de hauteur et plus. On mettait toujours le seigle pour commencer.



Les meules de Claude Monnet

Les battages, moment très important par l'organisation puis par la connaissance du rendement de la récolte. La veille, il fallait aller chercher la batteuse et la chaudière avec les bœufs chez un voisin plus ou moins éloigné qui avait employé la même entreprise de battage.



Moissonneuse batteuse



Moissonneuse batteuse moderne (Wikipédia)

L'ensemble était mis en place immédiatement par les deux hommes de l'entreprise qui dormaient et mangeaient chez le nouvel hôte. Le jour J les « mouaures » les 2 suiveurs baptisés ainsi parce que toujours moricauds, salis par les graisses, levés dès 5h préparaient la chaudière en la remplissant d'eau et la faisant chauffer, puis les hommes commençaient à arriver vers 5h30, buvaient le café accompagné d'un petit coup de gnôle, sans traîner si l'on voulait choisir sa place de travail car le sifflet de la chaudière ne tarderait pas à les appeler. Pour cette journée il fallait 2 hommes aux gerbes 1 coupeur de lien sur la batteuse souvent réservé à un jeune Deux sur la « planche » sur le côté de la batteuse le premier pour commencer à ouvrir la gerbe qu'un second, un « moaure » faisait glisser dans le batteur place réservé à un spécialiste car très dangereuse, un suiveur s'étant déjà fait happer un bras, place importante aussi parce qu'il ne fallait pas envoyer trop d'épis à la fois au risque de la « bourrer » et de faire caler le moteur de la chaudière ou sauter la courroie d'entraînement ; un homme, le « boriau » (boriau : cruel car il jetait les filles dans le blou) était employé à porter le « blou » l'enveloppe du grain qui sortaient par soufflerie, ce « blou » était porté dans un « charri » pièce de toile de 2m par 2 qu'on portait par les 4 coins. C'était là qu'on « barroulait » les filles que l'on trouvait trop fières : ce n'était pas du tout agréable pour elles car collant aux vêtements et sous les jupes (les filles ne portaient pas de pantalon à cette époque). On ne faisait pas cela avec sa « mie ».

Ce produit était utilisé pour l'emballage des vaches, on en prenait aussi pour faire des matelas. Une autre personne portait le « grabot » : déchets des épis battus. 3 ou 4 hommes, suivant la distance, étaient « porteurs de sac ». Le blé tombait en effet dans des sacs qui, pleins, pesaient 80kg. Il fallait d'abord les

«vanner» avec l'aide d'un autre porteur, se les mettre sur les épaules, une opération importante car si elle ne réussissait pas au premier essai, elle cassait le dos et fatiguait dès le départ. Car ensuite, il fallait monter au grenier, parfois éloigné de 50m, monter une quinzaine de marches et pour finir, le fin du fin, il fallait généralement se baisser pour passer sous une poutre toujours trop basse qui vous «cassait» le dos. Ce n'était pas un travail de fillette et rares étaient ceux qui portaient avant 18 ans.

Enfin 4 hommes étaient nécessaires pour le rangement de la paille battue. Par tradition, ce travail était réservé aux anciens, le plus difficile étant de faire le «paillis» : arranger les «clés» bottes de telle sorte que l'eau n'y pénètre pas : il fallait surtout que le sommet soit très pointu.

La journée était terminée, quand tout était battu (car le lendemain la machine « batteuse » allait dans une autre ferme et si la journée avait été pluvieuse, il fallait terminer de nuit ou renvoyer au lendemain ce qui, sans téléphone, posait de gros problèmes pour informer les hommes du lendemain).

Ce jour-là, le premier repas se déroulait à huit heures avec soupe aux choux accompagnée de gros morceaux d'un lard souvent très gras et rance. Il était suivi à midi d'un repas plus solide avec viande, souvent du bœuf bouilli avec purée. Puis vers 17h, «le quatre heures», une pause très appréciée avec de la cochonnaille et le traditionnel pâté, le tout fait «maison» sans oublier un bon canon. La journée finie, il n'y avait pas de douche bien entendu mais un débarbouillage de l'épaisse poussière accumulée dans le «bachat» : un petit réservoir d'eau pour les animaux. Puis c'était le repas du soir suivi de la «revole» en chansons qui ne se terminait jamais tard car beaucoup d'hommes recommençaient le lendemain.

Les épouses et les filles de la ferme n'étaient pas sans travail. Dès la veille il fallait faire les «pâtés», de grands chaussons aux pommes ou aux poires de 50cm. par 40cm. préparer les légumes et les viandes. Le jour J, leur travail commençait dès 5h, en préparant le café, à 8h c'était le déjeuner, à midi le dîner et le soir le souper et dans la journée il fallait servir boire trois ou quatre fois suivant la chaleur : c'était toujours de l'eau et du vin. Il ne fallait rien oublier dans les provisions car il n'était pas question de courir faire des courses ce jour-là.



Pierre Bruegel Le Jeune - Moissons.